

Claude Mossé*

LE TRAVAIL DES FEMMES DANS L'ATHÈNES DE L'ÉPOQUE CLASSIQUE

Quel que soit l'angle sous lequel on aborde la question des femmes dans la Grèce antique, on se heurte toujours au même problème: c'est à travers le regard des hommes que nous devons essayer de déceler la réalité de leur mode de vie, de leur place dans la société, de leurs sentiments. Il faut donc tenter de décrypter ce discours sur les femmes et s'efforcer de découvrir ce qui se cache derrière des stéréotypes constamment répétés¹.

Parmi les sources anciennes, et concernant l'Athènes de l'époque classique et plus précisément du IV^e siècle, j'en privilégierai deux: d'une part l'œuvre de Xénophon, d'autre part les discours des orateurs². Il n'est évidemment pas question d'en faire ici une analyse exhaustive. Je me bornerai à deux textes: un passage des *Mémorables* de Xénophon d'une part, le discours démosthénien *Contre Euboulidès*, d'autre part.

Xénophon est incontestablement l'un de ceux qui ont contribué à la formation de l'image traditionnelle de la femme, maîtresse de l'*oikos*, de la maison, et de ce fait vouée aux travaux domestiques³. Une image qui, à quatre siècles de distance, n'est pas sans évoquer ces reines homériques veillant au bien-être de leurs hôtes et filant et tissant au milieu de leurs servantes les précieuses étoffes qui leur seraient offertes. Il existait sans doute dans

* Centre Louis Gernet, Paris

¹ Je renvoie sur ce point à mon livre *La femme dans la Grèce antique*, Paris, 1983, ainsi qu'aux remarques de P. Schmitt-Pantel, éditrice du premier volume de *l'Histoire des femmes*, Paris, 1991.

² Xénophon est en effet un témoin capital pour la connaissance des sociétés grecques au IV^e siècle, tant son œuvre variée et multiple a abordé de questions. Cf. infra.

³ Voir les chapitres VIII à X de *l'Économique*, dans lesquels l'interlocuteur de Socrate, Ischomaque, évoque les conseils donnés par lui à sa jeune femme.

l'Athènes du IV^{ème} siècle de telles maîtresses de maison. Mais on ne les entrevoit guère à travers les plaidoyers des orateurs, non plus que dans le théâtre d'Aristophane⁴.

Mais Xénophon occupe une place un peu à part parmi les écrivains du IV^{ème} siècle. Son œuvre complexe et variée révèle des qualités d'observation qu'on ne trouve chez aucun de ses contemporains. Certes, ce n'est ni un grand historien, ni un philosophe malgré sa fidélité à la mémoire de Socrate, ni un véritable homme de guerre, et pas non plus un «économiste». Mais, homme de bon sens, il nous donne sur son époque bien des informations que sans lui nous ignorerions. C'est une de ces «informations» que je voudrais analyser ici. Elle figure dans l'un de ces entretiens entre Socrate et ses disciples qui sont une mine de renseignements sur l'Athènes contemporaine, sinon de Socrate, du moins de Xénophon⁵.

Cet entretien entre Socrate et un certain Aristarque est censé avoir lieu alors qu'Athènes, vaincue, est tombée aux mains des Trente. Aristarque, en effet, au début de l'entretien, évoque la division qui déchire la cité et le fait que nombre d'Athéniens ont fui au Pirée pour rejoindre les démocrates qui luttent sous la conduite de Thrasybule. C'est la raison pour laquelle il lui a fallu recueillir dans sa maison des parentes abandonnées par leurs maris, frères ou fils, au nombre de quatorze. Dans le même temps, et ce depuis l'occupation par les Spartiates d'une partie du territoire de l'Attique, ses terres ne lui rapportent plus de revenus, car elles sont aux mains de l'ennemi. Quant aux maisons qu'il possède en ville et qu'il louait sans doute à des commerçants étrangers, elles aussi ne lui rapportent plus rien, car nombre de métèques ont fui la ville où ils étaient particulièrement menacés⁶. Il ne sait donc plus comment assurer leur subsistance à toutes ces femmes.

C'est alors que Socrate va lui faire une proposition qui d'abord surprend le malheureux Aristarque. Il lui cite en exemple un certain Keramon qui nourrit et entretient un nombre important de serviteurs grâce aux revenus qu'il tire de leur activité artisanale. La réaction d'Aristarque est immédiate: comment Socrate peut-il comparer les esclaves d'Aristarque aux personnes libres que sont ses parentes? Socrate va alors lui démontrer que toutes les

⁴ Les plaidoyers des orateurs, singulièrement ceux de Lysias, d'Isée et l'ensemble des plaidoyers civils attribués à Démosthène, nous font en effet pénétrer, à propos d'affaires de succession en particulier, dans une réalité sociale beaucoup plus concrète que ne le laisse supposer le traditionnel discours sur les femmes. Sur la valeur du témoignage d'Aristophane, voir P. Vidal-Naquet, M. Rosellini, S. Saïd, D. Auger, *Aristophane, les femmes, la cité* (Cahiers de Fontenay, 17), Paris, 1979.

⁵ Dans le cas présent cependant, l'entretien est censé se dérouler à l'époque de la tyrannie des Trente. Socrate était encore vivant.

⁶ Les métèques, en effet, ne pouvaient être propriétaires et devaient donc louer les maisons qu'ils habitaient. On sait par le discours de Lysias, *Contre Eratosthène*, que les métèques riches, dont Lysias lui-même, avaient dû fuir la menace que les Trente faisaient peser sur eux.

activités artisanales que remplissent les serviteurs de Keramon, fabriquer la farine et le pain, tisser des vêtements d'hommes et de femmes, les femmes qu'Aristarque a recueillies dans sa maison savent aussi les accomplir. Pourquoi alors, si Keramon et d'autres dont il cite les noms, tirent de ces activités d'importants revenus, Aristarque n'en ferait-il pas autant, puisque ses parentes sont aussi expertes que les esclaves utilisés par ces chefs d'ateliers? Encore une fois, Aristarque se rebiffe: «Ces gens-là, réplique-t-il à Socrate, achètent des barbares et peuvent les forcer à faire le travail qui convient à des esclaves, tandis que moi j'ai des personnes libres et des parentes».

Socrate, le Socrate de Xénophon, plus pragmatique et moins philosophe que celui de Platon, va alors démontrer à Aristarque non seulement que l'oisiveté n'est pas un bien, mais que, en outre, la situation telle qu'elle est présentement ne pourra que s'aggraver entre Aristarque et ses parentes qui se sentiront de plus en plus à sa charge et responsables de ses soucis. Il vaut donc mieux les faire travailler, utiliser leur savoir technique pour améliorer leur sort et le sien: «Si elles devaient faire quelque chose de honteux, la mort serait préférable; mais au contraire les travaux qu'elles savent faire, à ce qu'il semble, passent pour être les plus honorables et les plus convenables à leur sexe, et c'est le métier que l'on connaît que l'on fait le plus facilement, le plus vite, le mieux, le plus volontiers»⁷.

Je n'insisterai pas sur ce discours, où l'on retrouve les traditionnels stéréotypes sur le rôle dévolu aux femmes dans la société. Ce qui m'intéresse davantage, c'est la suite de l'histoire. Aristarque donc aurait été convaincu. Mais c'est là que les «informations» données par Xénophon méritent de retenir l'attention. Aristarque, en effet, aurait commencé par emprunter de l'argent afin de se procurer de la laine. Puis il aurait établi un véritable atelier de fabrication de vêtements, du moins peut-on le supposer, lui-même se contentant de fournir la matière première et de veiller sur le travail de ses parentes. Nous ne connaissons d'exemples d'emprunts à finalité «économique» que dans le monde du commerce maritime. Comme on l'a souvent souligné, les banques n'avaient pas de fonctions analogues à celles qu'elles remplissent aujourd'hui pour financer la création d'une entreprise. Aristarque a peut-être emprunté l'argent nécessaire à l'achat de la laine à un parent ou à un ami, mais ce genre d'emprunt sans intérêt répondait généralement à des fins différentes: doter une fille, s'acquitter d'une liturgie... Ici, il s'agit de se procurer une matière première, la laine, destinée à être travaillée par les femmes de la maison d'Aristarque. Il n'est pas douteux, par ailleurs, que si le but de l'opération était d'assurer leur *trophè*, leur nourriture, le produit de ce travail était mis en vente par Aristarque, qui pourrait

⁷ *Mémoires*, II, 7, 6-10.

ainsi non seulement entretenir ses parentes mais également rembourser l'emprunt initial⁸. Xénophon, bien entendu, ne nous fournit aucune indication sur les questions que soulève une telle démarche. La conclusion de l'entretien avec Aristarque a une tout autre connotation: justifier par la fable du chien de garde le fait que, seul de la maisonnée, Aristarque «mangeait sans travailler»: tel le chien qui veille sur la sécurité des brebis et à ce titre est nourri par son maître alors qu'il ne rapporte rien, Aristarque veille sur ses parentes et leur assure ainsi la sécurité. On retiendra néanmoins cette accusation sans doute portée par les femmes!

Il reste que l'on peut s'interroger sur la vraisemblance d'une telle situation. Nous ignorons si Aristarque est un personnage réel et s'il adopta une telle solution au problème posé par la présence d'un grand nombre de femmes dans sa maison. Néanmoins, elle a paru envisageable à Socrate ou à Xénophon. Peut-on de ce fait supposer qu'il existait à Athènes au IV^e siècle des ateliers de tissage ou de confection de vêtements utilisant une main d'œuvre féminine libre? Déjà le problème se pose pour la main d'œuvre féminine servile. Normalement, le travail artisanal des servantes au sein de l'*oikos* était destiné à vêtir les gens de la maison. C'est du moins ce que décrit Xénophon dans l'*Économique*. Une partie de cette production pouvait-elle également être vendue à l'extérieur? Je ne connais qu'un seul exemple précis, celui que cite Eschine à propos de son adversaire Timarque qui possédait une esclave habile à travailler le lin, et dont il faisait vendre sur le marché les produits de ce travail⁹.

Mais si l'on peut admettre des ateliers de femmes esclaves travaillant pour la vente, peut-on imaginer que cela soit possible s'agissant de femmes libres? Le plaidoyer démosthénien *Contre Euboulidès* peut peut-être nous fournir, sinon une réponse, du moins des éléments de réflexion. On en connaît le sujet: Euxitheos, le plaideur, s'est vu privé de sa qualité de citoyen lors d'une révision des listes civiques par les gens de son dème. L'un des arguments avancés par ses adversaires était que sa mère confectionnait des rubans qu'elle vendait sur le marché, activité indigne à leurs yeux d'une femme libre¹⁰. Le plaideur non seulement va s'efforcer de prouver la naissance athénienne de sa mère en faisant appel aux parents de celle-ci, mais également de justifier cette occupation jugée dégradante par la nécessité où elle se trouvait, son mari étant prisonnier, de nourrir ses jeunes enfants. Et de citer d'autres exemples de femmes libres contraintes par la nécessité à se

⁸ Il y a là, en effet, des indications intéressantes qui tendent à prouver que dans l'Athènes de la fin du V^e siècle les échanges intérieurs tenaient une place importante, puisqu'on pouvait se procurer sur le marché, et acheter avec le produit de la vente de produits fabriqués, de quoi nourrir la maisonnée.

⁹ Eschine, *Contre Timarque*, 99.

¹⁰ Démosthène, *Contre Euboulidès*, 1-5 ; 30-31.

louer comme nourrices, ce que sa mère avait dû faire également «au moment des malheurs de la cité»¹¹.

Il ne s'agit pas d'une situation comparable à celle des parentes d'Aristarque, même si la misère ou la nécessité de se nourrir est à l'origine de l'une et de l'autre. La mère d'Euxitheos vendait le produit de son travail fait à la maison. Elle était, si l'on peut dire, une travailleuse indépendante. Par là elle se distinguait des parentes d'Aristarque qui formaient un véritable atelier artisanal. Les nourrices qu'Euxitheos donne en exemple étaient des femmes libres qui se louaient contre un salaire qui pouvait être en espèces aussi bien qu'en nature.

Revenant cependant un peu plus loin sur la *penia*, la pauvreté qui contraignait des femmes libres à se livrer à des travaux qu'il qualifie de *doulika*, propres aux esclaves, Euxitheos ajoute: «A ma connaissance, il ne manquait pas d'Athéniennes (*astai gunaikai*) que les malheurs de la cité en ce temps-là ont obligé à se faire nourrices, ouvrières en laines, vendangeuses»¹². La mention aux côtés des nourrices et des vendangeuses d'*erithoi*, de femmes travaillant la laine, est évidemment troublante. Par ailleurs, l'évocation des «malheurs de la cité» renvoie à la même période de l'histoire d'Athènes, les lendemains de la défaite, et semble donner quelque vraisemblance à l'histoire d'Aristarque¹³.

Il importe bien entendu de ne pas conclure de l'analyse de ces deux textes que les femmes pauvres à Athènes travaillaient en dehors de leur maison pour assurer leur subsistance. Il ne devait s'agir que de cas exceptionnels et durant une période exceptionnelle aussi, celle des lendemains immédiats de la guerre du Péloponnèse et de la défaite¹⁴. Le fait même qu'on ait pu utiliser l'argument du métier de sa mère contre Euxitheos montre bien qu'il s'agissait là de situations désespérées et que la norme demeurait pour la femme athénienne le travail domestique dans le cadre de l'*oikos*¹⁵. Mais, que cela ait été au moins possible incite à nuancer une vision un peu trop stéréotypée de la condition des femmes dans l'Athènes classique.

¹¹ *Id.*, 35.

¹² *Id.*, 45.

¹³ Le nom de Thrasybule, le chef des démocrates du Pirée en 404, est cité par le plaideur quand il évoque les raisons qui contraignirent sa mère à se louer comme nourrice: son père était alors en campagne sous le commandement du célèbre stratège (*Contre Euboulidès*, 42).

¹⁴ Sur Athènes au lendemain de la guerre du Péloponnèse, voir le livre de Barry Strauss, *Athens after the Peloponnesian War*, Ithaca-New York, 1987, pp. 42-69, qui n'aborde pas – on s'en douterait – la question des femmes, mais fait une analyse intéressante des difficultés que connut la cité dans les années qui suivirent immédiatement la défaite.

¹⁵ Ce qui n'implique pas pour autant l'enfermement dans le gynécée. Les femmes se rendaient au marché, et celles de la campagne pouvaient même, comme la mère du poète Euripide, y vendre le produit de leur jardin.

